

Exemplaire dédicacé par l'auteure à la Bibliothèque Marguerite Durand, quelques corrections faites (par l'auteur ?) au stylo (d'après le manuscrit ?) Ces corrections sont reprises entre crochets.

*Dans l'aube intérieure où s'anime le songe,  
ma pensée inquiète et paresseuse dort,  
mais à demi, selon cet impossible accord,  
et telle ces félins alanguis qui s'allongent  
en fermant à demi leurs yeux pailletés d'or.  
Du repos nonchalant elle part aux écoutes,  
avec des gestes mols qui pèsent et qui doutent,  
et de soudains essors vers les nouvelles routes ;  
et l'univers multiple, au fond de mes prunelles  
ainsi qu'au fond d'un lac inquiet et dormant,  
mire sa lueur blonde ou ses nuits fraternelles.  
O Pensée ! O Lucide, et qui dort à demi !...  
Sa splendeur, que jalouse un sommeil ennemi,  
hors du palais étroit de l'une à l'autre temps  
a des charmes muets où l'âme se répand...  
A son poids inconnu mêlant un poids qui rampe,  
mes cheveux dénoués accouplent des serpents.  
Et voici : lentement les portes se sont closes  
comme sur un jardin plein de rires pervers,  
et je n'ai près de moi que ces dernières roses,  
que ses reflets dansants nés de ce feu d'hiver.  
Mais elle, voyageuse éprise des espaces,  
s'enfuit ! Elle fléchit... elle hésite... elle passe,  
subtile, par la vie et ses quatre éléments ;  
pâle éclair traversant d'insondables durées,  
elle s'est souvenue et s'attarde... Elle crée  
la forme et la couleur, l'art et le mouvement.  
Elle va de l'Amour à la Mort ; ses doigts d'ombre  
jonglent avec des mots, des rythmes et des nombres,  
frôlent des cygnes noirs ou des paons ocellés.  
Elle s'égaré en vous, sphères métaphysiques,  
disparaît, et renaît de ses morts successives,  
et s'en revient, suivant des échos de musiques.  
Et, pareille au félin sur soi-même roulé  
dans la douce torpeur des ténèbres maudites,  
lasse, elle se replie... Intense, elle médite.*

## FRISE

### *FRISE*

*Vina fere dulces oluerunt mane Camoenae.*

Horace.

Vous voilà donc, Filles de la Pensée !  
Un mal secret touche diversement  
vos fronts courbés dans le même tourment :  
et Mnémosyne est à jamais blessée.  
... Nouez vos mains pareilles à des fleurs ;  
mêlez vos chants, vos grâces, vos pâleurs ;  
courez au bord des sources éternelles  
pour y baigner la fleur de ce talon...  
Dansez, Muses, dansez ! Que vos prunelles  
gardent l'éclat des flambeaux d'Apollon !

Muses, dansez ; dansez, Médiatrices !  
Purs sont vos seins qu'un réseau de lin pur  
couvre... Vos pas, s'inscrivant dans l'azur,  
comme l'éclair illuminent et glissent.  
Que Polymnie inquiète, des dieux  
la préférée, au foyer radieux  
porte le nard et sans cesse y pourvoie ;  
et que vous, Sœurs, ne vous possédant plus,  
vous y cherchiez sans cesse votre joie,  
germe fécond de vos flancs impollu[és] !

Dansez de l'aube au soir, dansez encore,  
tandis qu'au loin vibrent les tympanons ;  
vos doigts unis sont les tendres chaînons  
du chœur qu'exalte à présent Terpsichore ;  
vos cheveux frais, semés de diamants,  
flottent épars au sein des éléments  
comme une pluie exquise et parfumée...  
Rompez soudain ce ballet enchanté !  
Mais retrouvez, dans la chaîne fermée,  
votre pareille et sereine unité.

Or quelles voix s'élèvent, se composent  
avec leurs poids et leurs nombres divers ?  
Quelle harmonie est née au sein des choses ?  
Quel rythme neuf subjugué l'univers ?...

Est-ce vous, Sœurs, Erato, Calliope,  
vous dont la lyre immortelle enveloppe  
toute beauté d'une étrange douceur ?  
Vous qui donnez à la pierre, à l'argile,

la forme exacte ou l'ornement fragile,  
ou l'équilibre, ou la juste épaisseur ?

Est-ce par vous, Ô Vierge ensanglantée  
dont l'éloquence a nourri les effrois,  
que Zeus, jaloux de l'homme Prométhée,  
fit un captif pour la seconde fois ?  
Est-ce par vous, Muse, que la satire,  
en déliant les nuances du rire,  
nous enseignait de moins sombres destins ?  
... Masques changeants, Thalie et Melpomène,  
vous qui jouez de l'art et des instincts !

La terre est chaude où rampe une ombre chaude ;  
l'heure bleuit aux molles frondaisons.  
Euterpe, avec ses flûtes d'argent rôde...  
La lune mince émeut les horizons.  
Nulle rumeur. Sous la voûte infinie,  
auréolée et royale, Uranie  
est apparue au fond des nuits d'été ;  
elle bondit, jongle avec les étoiles,  
et, déchirant sa tunique et ses voiles,  
de ses bras nus étreint l'immensité !

... Muses, veillez, une main sur la tempe,  
afin qu'en nous parle le dieu caché !  
De blancs brouillards vous dérobent... Psyché  
songe, et prudente, a soufflé sur sa lampe.  
Vous méditez, les yeux clos, longuement,  
car des soleils meurent au firmament,  
et le dieu parle... et le dieu se révèle...  
Et Vous alors, dans ce monde enchanté,  
vous composez une image nouvelle,  
un autre jour de grâce ou de beauté !

Le siècle fuit... Qu'importe ! Les jours passent,  
mais tout renaît pour un rite nouveau ;  
la sève bout, et la sève prévaut  
qui fait germer les semences des races.  
Vous connaissez l'instant et les destins ;  
l'inexprimable ivresse des matins  
monte à vos fronts sous la pourpre et le hâle.  
Vos doigts actifs chargeront de fruits mûrs  
ces urnes d'or ! Clio l'impartiale  
le redira pour les siècles futurs.

Dancez, dancez ! Vos corps chastes et lisses  
ont fait en nous jouer de longs émois.  
Soyez la Forme, et l'Esprit, et la Voix,  
Muses ! Soyez d'idéales Matrices !  
Dansez !... Le bois se dépouille, il bruit,  
et vous rompez les mailles de la nuit,

Quand sous vos pieds chante enfin son mystère...  
Dansez, dansez ! – L'âme est sœur de l'étang,  
l'âme secrète, heureuse et solitaire,  
où dort un dieu : le dieu qui vous attend !

Août 1919.

### **INVITATION**

Jouons, jouons à distancer l'haleine  
embaumée de marjolaine,  
l'ardente haleine des brises d'été.  
Oui, bondissons, plus rapides qu'elle,  
pour la saisir ! – Nos mains sont tièdes...  
Tiède est l'écran qu'opposent nos visages  
à cette volupté  
fragile et brusque de son passage...  
Mais elle s'enfuit, mais elle s'envole,  
folle !

Jouons, jouons avec l'écho,  
tendre, imprécis, mystérieux, docile ;  
débrouillons un quiproquo  
charmant, dont sa voix légère exile  
une moitié de chacun des mots.  
Cherchons à cueillir, aux vains replis de l'ombre,  
le très vain secret  
qui n'est, ce voyageur indiscret,  
sur les confins très incertains du songe,  
vérité pure ni mensonge.

Jouons, jouons avec l'étang de jade  
que parcourent de mols frissons,  
et telles langueurs quasi malades ;  
jouons à les troubler... Jouons !... Caressons  
du bout du doigt la sérénité lisse,  
qui se plisse  
sous des reflets d'or qu'un rien disperse.  
Dans ce miroir inconsistant,  
l'une l'autre mêlons les nuances du temps,  
et notre double image inverse.

### **LA VOYAGEUSE A L'ESCARPOLETTE**

Sur l'illusoire nappe des flots aériens,  
glissez – ah ! glissez, Captive,  
entre les idéales rives

qui vous mènent aux mille contrées que j'imagine,  
et qui ne vous mènent à rien.  
Avec toutes les grâces, soyez dupe ;  
dans un envol suprême de vos jupes,  
renouvelez, renouvelez l'essor !  
Suscitez, Belle, ce perpétuel tangage...  
Glissez, glissez... Que le lent voyage  
vous entraîne, légère, des givres blancs du Nord  
aux soleils levants des tièdes plages.  
Glissez !... Toutes choses vous sont accessibles.  
Suivez des fleuves d'azur et d'or,  
et de vague en vague, sur les mers tranquilles,  
Belle, accostez des récifs et des îles !  
ployez sans trêve, ployez vos genoux,  
pour suivre la courbe heureuse de ces ondes  
sur quoi vous fîtes le tour du monde ;  
Et puis revenez au filet qui vous tient.  
Et toute réveillée, et toute apaisée  
du secret voyage aérien,  
gardez un souvenir de tempêtes brisées  
qui ne vous ont menée à rien.

### **DANSEUSE AU JARDIN**

Dancez avec afféterie,  
fleur plus haute parmi les fleurs de la prairie,  
et qu'en des jupons d'or et de satin brodé  
vos belles jambes s'apparient,  
sœurs de tel rythme à tel autre accordé.  
Les violettes d'amour aux pipeaux se sont jointes  
pour vous soulever sur vos pointes,  
danseuse ! L'ombre, aux charmilles d'antan,  
se déploie et s'allonge, et lentement s'étend  
comme une impondérable feinte.  
Dancez le cœur des poètes défunts !  
Evoquez de subtils parfums,  
l'ambre et le musc, et la minute brève  
née aux cueillaisons de nos rêves,  
danseuse ! Décrivez Jadis, le pâle amant  
qui s'est égaré dans les brumes  
avec cela, peut-être, que nous fûmes...  
Dites les merveilleux désirs,  
les tendres soifs au bord des lèvres ;  
suggérez l'amour, et la fièvre  
de l'amour, et cette langueur étrange et mièvre  
des retours et des beaux loisirs.  
Et jusqu'à l'heure où de trop danser lasse  
vous sentirez les déplaisirs,

faites jouer dans l'ombre, dans la grâce,  
danseuse, vision fugace,  
le reflet qui s'attarde et la lueur qui passe !

### **NAGEUSE**

Dans les eaux lisses, grises, glacées,  
front têtue, bras tendus et joints,  
elle s'est élancée.  
Elle plonge : angoisse brève !  
Mais elle a reparu soudain,  
fleur que soulève  
un remous, fleur d'aube, fleur belle,  
fleur charnelle  
d'images baignée, de pâleurs ou de feux !  
Un sillage  
prolonge la forme adorable qui nage.  
... Lignes cursives... Dessin nerveux  
des jambes blanches...  
Douceurs rondeurs des seins et des hanches !  
Elle va, mouvant fardeau,  
au fil de l'eau  
qui se déchire et qui se ride,  
et voici mille anneaux fuyants et fluides.  
... Nageuse ! Centre aventureux  
d'un souple univers de joie et de songe,  
elle plonge :  
mais là voilà plus pure, plus belle...  
Et quelle averse d'elle ruisselle  
et de l'averse de ses cheveux !

### **JEUX D'EVENTAIL**

Aile !  
La main frêle  
joue  
de cet oiseau drôle  
qui fait la roue.  
Il couve, il frôle  
la joue,  
la fluide épaule,  
les seins de neige...  
Tendre piège !  
Il frissonne, il glisse  
– pur délice –  
et vient s'étendre

le long du bras tendre.  
Il repose  
... Mais il avance, il recule,  
il ose !...  
Des souffles circulent,  
des parfums rôdent...  
et puis l'aile en folie,  
dans la main chaude  
se replie.

### **LE VOLANT**

Luce aux cheveux fous, Laure aux nattes lisses,  
pour qu'il bondisse et rebondisse,  
d'une alerte raquette frappez le blanc volant.  
Frappez ! – il vous faut, Luce, reculant  
votre poignet sur lequel glissent  
deux frais anneaux, il faut d'un coup léger  
mais sûr, dans l'espace pur diriger  
sa courbe ligne ascendante et sa chute.  
–Laure, le blanc volant vous poursuit... Frappez !  
Triste amoureux que persécute  
votre dédain, il repart, et la lutte  
continue, et les charmes huppés  
de l'oiseau maladroit vous font rire, cruelles !  
Le couple uni des tourterelles  
dans sa cage d'osier roucoule, étonné  
de voir un rival entre vos deux raquettes,  
Luce, Laure, belles coquettes,  
invinciblement ramenés.  
Il saute, éperdu, fou de cette épaule,  
Laure, que vous mirez en un matin jaloux.  
Permettez-vous donc qu'en passant il la frôle ?...  
Et vous, Luce, [qui de] mille coups  
fustige[z] l'innocent, ah ! souffrez qu'il parfume  
au moins d'un cheveu d'or le vol blanc de ses plumes !

### **DANSEUSE AU MIROIR**

Soyez reflet au miroir uni  
que baigne l'âme solitaire  
du mystère,  
frêle danseuse volontaire,  
et tournez, pieds joints, dans l'infini !  
Purs, vos bras d'un filet de gaze

vêtus ; légers, vos doigts  
qui se meuvent, nus, menus, adroits,  
selon les rythmes profonds et les voix  
de l'extase.

Nus, vos seins dont les pâleurs en fleur  
palpitent... Langueur soudaine et pâleur  
de vos pieds nus divisant un silence...

Danse

mêlant à l'appel des voluptés  
sa captieuse et secrète décence !  
Danse, danse !... Paradis enchantés  
glissant, pareils à des fumées...

Danse : belles ébriétés,  
regards mi-clos, chairs mi-pâmées !  
Les flammes brûlant aux flambeaux d'or  
tremblent  
devant ce reflet qui vous ressemble,  
danseuse ! Tournez, tournez encore,  
pieds joints, pieds nus, dans l'infini trouble,  
image exquise, ardente et double !

### **BALLERINES**

Bondissantes jupes de tulle,  
paillettes et huppés,  
pointes et pirouettes  
du bout des mules ;  
pizzicati de libellules,  
ou papillons ruchés de papillotes...  
Tumulte vain... Pauses nulles.

Cortège aérien de ces corps qui dansent  
dans cet orbe d'or ;  
folles corbeilles dont les molles anses  
s'ordonnent... Décor  
où miroite l'ardent orgueil rose des lampes...  
Courbes et formes rondes qui rampent,  
et que rompt un accord.

Et puis ce frou-frou d'ailes futées ;  
cette ruche futile  
qui furète et butine ;  
ces flocons, ces fumées...  
Ces fleurs qui frissonnent, furtives et fines ;  
ces vagues qui s'évitent...  
Ces jambes en fuite !

**BULLES DE SAVON**

Ils se balancent une seconde,  
les petits mondes,  
au bout du frêle chalumeau ;  
sur la transparence de leur peau,  
d'instables nuances.  
Et les voici qui flottent et dansent,  
jouets futiles,  
ces petits mondes accomplis,  
si délicieux, vains, inutiles...  
Mais elle ne dure  
qu'un seul instant, la belle aventure,  
tout juste le temps  
de s'évanouir – fff ! dans l'espace...  
Et des petits mondes inconstants,  
où donc est la trace ?  
Naître... Paraître  
pour se dissoudre dans l'oubli,  
dans le néant des choses, peut-être ?  
Quoi ? de mon souffle halluciné  
sont-ils bien nés,  
et non de mes songes,  
ces jouets fugaces, ces jouets mensonges ?

**DANSEUSE AU MASQUE**

Sur mon visage, un masque.  
Seule la double ligne que tracent  
mes lèvres rouges sur mes dents.  
Et pour toi, chose en démente,  
pour ton multiple regard flottant,  
foule, je danse.  
Je danse... Le rythme  
souple, ondoyant, impérieux,  
m'emporte. O Musique,  
secret vertige !...  
Tige en des bracelets d'argent,  
foule, tanguer à pas brefs, étourdie ;  
tanguer, féline,  
selon le rythme irritant et changeant  
qui me saouïle,  
où ta rumeur gronde comme une houle !  
Mais, de mon corps immatériel,  
la seule image.  
Forme docile, je me cabre  
et je bondis !...  
Et je retombe, et me glisse, et me coule

de tous mes membres qui se déroulent.  
Livrée à l'art, ce travesti,  
foule, je danse  
la ronde nocturne des bacchantes ;  
et j'évoque ton âme, et je ploie, et je dis  
l'âpre détresse des phrases lentes.  
Regarde... Entends, foule ! – Mon corps  
se fige... L'accord  
vibre... Les mondes s'écroulent...  
Ah ! Renaître encor,  
obstinée et fantasque !  
  
Sur mon visage, un masque.

### **PATINEURS**

Par le miracle de ses mailles fatales,  
le gel a capturé les mollesses des eaux ;  
sur la rigide nappe étale,  
dans ces matinales lueurs pâles,  
aériennes comme des oiseaux  
glissent leurs formes imprécises...  
Double surprise, double lueur  
des patins rasant une blancheur en fleur !  
Mais les images reviennent et passent,  
qui s'entremêlent et se pourchassent,  
et ce sont d'étranges menuets,  
des valse lentes qu'un caprice divise...  
Ce sont des fuites, ce sont des poursuites,  
ce sont des prises et des méprises ;  
c'est le tracé d'un aveu muet,  
ce sont des langueurs chastes qui s'accouplent  
dans le balancement aisé de l'essor...  
C'est un envol, dirait-on, des corps !  
Et puis soudain, parmi les flocons souples,  
c'est une déroute nonchalante encor.  
Car la neige, la neige, d'ouates pures  
voltigeant,  
de silencieuses et froides fourrures,  
vient recouvrir, des lames d'argent  
l'imperceptible égratignure.

**JEUX D OMBRES**

Suis-je moi-même, ou bien le double de moi-même,  
en ces blêmes lueurs de lune ?...  
J'ignore à présent si je suis Une  
encore ; j'ai quitté la dure certitude,  
et je dédaigne  
le règne de la pesanteur. Je passe...,  
ombre ou nixe,  
j'ai fui la matière, point fixe,  
seul départ du voyage dans l'espace,  
chose morte. J'ai fui la crudité mauvaise  
du jour ; les crépuscules plaisent  
à ma présence diluée  
parmi des choses fluides et confuses,  
et mes ruses m'entraînent, vague nuée...  
Je passe, ardente, dansante ou lasse,  
songe ou fée,  
me voir ? Non ; me deviner sans doute,  
mais à travers ces ondes troubles qui me baignent...  
Or les sphères légères se succèdent,  
où des brumes tièdes  
m'ont enveloppée ; où des reflets se jouent  
sur ma robe flottante et floue :  
sphères où l'essor blanc du rêve à peine laisse  
une caresse immatérielle  
sur ma joue.

## LES MIROIRS MAGIQUES

### *CAPTIVITE*

Malgré la divergence ou telle feinte extrême,  
proie en vos mains, ces victorieuses ! La feinte  
vaine.... Le détour nul. A vos silences même,  
à l'évidence, à la certitude, contrainte  
et docile. Fallacieuse, l'hérésie  
qui pêche contre vous, contre ce blanc visage  
adorable ! Et comment nier qu'au paysage  
universel il faut l'extase, il faut la chaude  
et sombre ardeur, et l'inquiétude, et la grâce ?  
Me détourner ? Mais vous savez quelle est ma fraude...  
Fuir, alors qu'un réseau de merveilles m'enlace ?...

### *HAREM*

Ames secrètes... Princesses captives  
aux mains liées... Amour !  
Elles vous attendaient pour vivre,  
en moi blotties  
comme dans un harem obscur et sourd.  
Vous avez libéré leurs poignets frêles ;  
elles ont ouvert, ces dormeuses, leurs yeux  
mystérieux...  
Ces captives d'hier, ces princesses belles !  
Celle  
dont les lèvres fermées interrogent toujours,  
et qui, rêveuse et brune, s'accoude  
aux marbres vêtus de lierres ou de mousse,  
près des tilleuls couleur de rouille,  
Amour !  
Celle qui se vêt d'or et de pierreries,  
qui porte un diadème lourd,  
et dont la traîne fleurie et furtive  
caresse les damiers des longues galeries,  
Amour !  
Celle qui, demi-nue et robuste, penche  
un front de faunesse, et qui mord  
les verts fruits aigres à même la branche,  
et qui chante, et qui tour à tour  
se dandine, et se déhanche... et danse...  
Amour !  
Celle qui, fausse et féline, rôde

avec les spectres, à travers les choses,  
sous un noir masque de velours,  
et dont les paroles sont douces et chaudes,  
Amour !  
Celle qui rit ; celle qui regrette et qui pleure  
la mort d'une heure ;  
celle qui médite, et celle-là,  
qui déroula  
pour vous séduire, sa chevelure !  
Et toutes celles qui murmurent  
princesses d'aube, âmes nocturnes,  
belles-de-nuit ou belles-de-jour,  
Amour !

### **AUTOMNE**

Se peut-il bien, cœur inguérissable,  
qu'en vous, mon cœur, l'accomplissement  
vienne du pas marqué sur le sable ?

A ma fenêtre un frelon bourdonne,  
et cette rose est au bois dormant  
l'ultime don que nous fait l'Automne.

Si j'ai voulu son parfum suprême  
et s'il me plaît d'aimer mon tourment,  
n'est-ce pour vivre un dernier poème ?

### **LE JOUR DE PAIX**

Qu'un jour d'entre les jours m'épargne. Qu'il me fasse  
trêve ; qu'il soit un jour de paix, d'ordre, d'oubli.  
Que de moi-même il me sépare !

Mais qu'il passe  
semblable aux autres jours, et lentement empli  
de pareils mouvements au cœur d'un même espace.

Frère des autres jours, sur de béates eaux  
je verrai son visage, et parmi les roseaux,  
sourire... Je verrai le troupeau des nuées,  
flocons neigeux et comme moutons sur moutons,  
disparaître parmi les rougeurs embuées  
du beau Septembre. A la fontaine, les tritons  
de stuc s'épancheront, pareils, en demi-tons  
qui font un chant discret de leur plainte assidue...

Nulle rumeur, sinon l'innombrable, perdue  
au loin, des champs doucement remués ! Ce jour  
sera très familier, très pacifique : autour  
des ruches, l'entrelacs fugace des abeilles ;  
contre un mur chancelant qu'emprisonnent des treilles,  
tel lézard engourdi, tel papillon posé,  
telle guêpe ; et toujours, du tilleul épuisé,  
les rires odorants et les chutes pareilles.  
Nul – ah ! nul désaccord en ce jour. L'oranger  
m'offrira les rondeurs vermeilles d'une orange ;  
un pin balancera son parasol étrange  
dans l'infini cendreau ; un souffle négligé,  
entre les ifs haussant leurs pinceaux trempés d'ombre,  
descendra sans effort, de la colline sombre  
à la mer. Je verrai des pétales neiger  
pour les cheveux défaits du crépuscule moite ;  
un ramier langoureux, sur une branche étroite  
filera le récit de ses blanches amours ;  
les tapis du jardin seront, après l'averse,  
roses des grains de poivre et des œillets de Perse...

Et je reconnaîtrai ce jour d'entre les jours.  
Peut-être viendra-t-il sous un masque ; peut-être  
choisira-t-il, pour me surprendre, les détours  
préférés des voleurs ? N'importe ! A ma fenêtre  
je tendrai mes deux mains pour qu'il préfère y naître !  
je saurai, je saurai qu'en moi, lui seul, il peut  
et d'un signe, assoupir l'onde troublée.

Oisive,  
ma joie !... En l'univers de l'âme, pure convive  
il règne, inaccessible et secret, peu à peu...  
Et comment ignorer les grâces qu'il suggère,  
heure après heure, enfin, d'une voix si légère !

### **INTERROGATION**

L'heure indécise  
étirait sa langueur et son désœuvrement,  
amour, quand vous êtes entré lentement,  
comme un familier qui se déguise.  
Et moi, sous les voiles couleur de mes pensées,  
n'étais-je pas à l'heure harmonisée,  
Amour ?  
J'aimais vos gestes prudes ; j'aimais vos pas sourds ;  
je sentais, malgré vos paupières baissées,  
votre regard chercher le mien...  
Vous avez pris mes mains faibles et folles  
dans les vôtres ; vous parliez... Vos paroles

me touchaient vaguement, telles un chant ancien.  
Puis vous fûtes sournois, curieux et tendre ;  
je me plaisais à vous entendre,  
à suivre dans le soir embué votre voix...  
Or sans me défendre  
je mêlais à vos doigts mes doigts.  
Vertige merveilleux de votre présence !  
Et pourtant, je crois – oui, je crois  
que vous mentiez avec une étrange science,  
Amour, dans l'âme du silence !  
Mais qu'est-ce ?... Attirance ? Effluves tels  
qu'il en reste longtemps un frisson vénial ?...  
Qu'est-ce ? Désir secret et sensuel  
de la source troublée où flottaient des mensonges ?

### **RETICENCES**

Laisse-moi, nocturne et fardée,  
après le don que je t'ai fait,  
laisse-moi, d'un cœur satisfait,  
à la stèle d'ombre accoudée.

Ici les roses sont émues  
par des souffles insinuants ;  
plus loin, les fantômes géants  
des cyprès, longuement remuent ;

Dans les sommeils de la fontaine  
se sont abolis des reflets ;  
dans les infinis violets  
ma langueur s'étire, incertaine.

Douce paix ! Sereine indolence !  
Il ne faut que de vains souhaits,  
que des chants secrets et muets,  
aux divinités du Silence !

Et toi, supposant le mystère  
qui vient de plus loin que de nous,  
crains – ah ! crains qu'un geste jaloux  
ne brise un charme qu'il faut taire.

Que ton désir enfin consente  
à ces mots que je ne dis pas,  
aux détours prudents de mes pas,  
à ma liberté réticente ;

Que ton chaud regard s'accoutume

à ce voile jamais tombé...  
Que notre amour soit enrobé  
d'un peu de nuit, d'âme et de brume.

### **LE FANTOME**

Au jardin clos, que des saisons transies  
laissèrent frissonnant et nu,  
Amour, Amour, vous voilà revenu  
avec une autre poésie.  
Défunte en vous, toute frénésie  
des jours d'Alors ! Défunts,  
les rythmes dansants et les chauds parfums,  
et cette volupté des larmes !  
Mais le rire incertain, mais les vagues jeux  
ont d'autres charmes,  
d'autres attraits qui se mêleront mieux  
au jardin clos et silencieux.  
Donnez vos mains, Amour, vos mains pâlies...  
Je les veux  
sur mes joues et sur mes cheveux.  
Laissez qu'en vos yeux de mélancolie  
je découvre encore le secret  
d'autres étoiles abolies,  
et d'un autre désir qui me plaît !  
Vous n'êtes plus, vous n'êtes plus le dieu sauvage,  
étendu sur de molles plages,  
battu par les grands souffles amers  
de la mer...  
Vous êtes chaste, prudent et sage,  
amour qui revenez sous un autre visage.

### **TROUBLE**

Comme à travers une onde trouble et malade,  
votre visage encore. Mais dans vos yeux froids  
nulle douceur, mais sur vos lèvres sans émoi,  
nulle parole. Morte est la grâce captive  
jadis, comme une fleur captive sous vos doigts.  
Vos yeux semblent au loin perdus... Dans votre haleine,  
mortes les fleurs et les tiédeurs ! Passés, passés  
les tendres jours, les belles nuits !... Et vous laissez,  
vous qui peut-être, hélas ! n'étiez l'amour qu'à peine,  
mon âme plus obscure et ma chair moins sereine.

### **DESIRS**

Désirs, désirs, essaïms inquiets, prompts essaïms  
dont les chauds aiguillons s'acharnaient à mes seins ;  
évasive promesse aux lèvres des Chimères ;  
parfums, souffles errants sur les vasques amères,  
souffles qu'aux jardins clos parfois j'ai reconnus ;  
désirs, lents compagnons ou passants éphémères  
qui, près de moi marchiez en silence, et pieds nus,  
je ne veux plus savoir désormais que vous êtes,  
je veux tout ignorer de vous, tout oublier,  
désirs, désirs ! Le temps s'épuise au sablier ;  
l'heure fuit, merveilleuse et pourtant imparfaite,  
qui gaspille en chemin les grains de son collier...  
Lisses, les eaux de paix que fendent des carènes !  
Purs, les traits du visage où tel reflet s'éteint,  
comme ce front creusé que les soirs rassérénèrent !  
... L'heure fuit, l'heure fuit, rapide. Un vol lointain  
d'oiseaux perdus, déjà monte au fond du ciel mauve  
et se confond avec les horizons brouillés,  
et voici qu'aux miroirs de mes yeux ennuyés  
les mourantes lueurs s'effacent ou se sauvent.  
Ne me poursuivez plus, mes désirs périlleux,  
alors qu'à vous, enfin, je me suis dérobee...  
O langueur ! O tristesse ! O ferveur retombée !  
Ne touchez plus mes mains ; n'allumez plus mes yeux ;  
tels des feuillages secs au vent qui les dénombre,  
 dispersez-vous ! Et puis, au sommeil où je sombre  
pour n'y plus rencontrer de tumulte et d'émoi,  
mes désirs, apprenez à mourir avec moi...  
Apprenez à mourir, quand la Mort rit dans l'ombre !

### **LE JARDIN**

C'était le même jardin, le même,  
riant au fil sinueux des allées  
parmi les choses bariolées ;  
dans les magnoliers vernis,  
c'étaient des tasses encore, si blanches  
et pesant aux branches ;  
c'étaient les mêmes jets d'eau légers,  
dont l'âme s'ébruite  
sur l'aile ouverte d'une brise en fuite ;  
c'était le même bourdonnant verger,  
rempli d'abeilles  
et de l'acide parfum des treilles...  
Et vous, nimbé d'or, de pourpre et d'argent,

vous, chaussé de sandales pareilles,  
Amour semblable, Amour changeant,  
devant moi vous passiez avec ce visage,  
Divin rivage  
sur lequel vient mourir toute la joie humaine !  
Je vous ai suivi des yeux, longtemps.  
Dans un rayon de la lune jaune  
je vous ai vu danser et jouer comme un faune,  
et puis disparaître soudain !  
C'était le même, le même jardin...  
Mon cœur, au fond de la nuit très douce,  
mon cœur, alors, s'est mis à chanter  
le premier chant, en vérité,  
le premier chant, et puis le dernier chant du monde...  
Et c'était une plainte merveilleuse et profonde.

### **SILLAGE**

O ce rêve imparfait et voilé, cette lente  
et sourde obsession, cette langueur étrange  
de la matière plus sensible ! Oui, cet émoi  
suivant l'étreinte et qui la prolonge, et qui dure  
pour notre joie ! Ce sillage... divin prélude  
dont il me plaît enfin de découvrir en moi  
les secrètes raisons et les voix indécises !  
... D'avoir connu cela qui joint nos lèvres tristes,  
j'évoque le fantôme éternel du baiser...  
O désir renaissant et jamais épuisé,  
trouble désir qui veut, du fond des insomnies,  
l'une à l'autre nos chairs obscurément unies !

### **UNE OMBRE**

Une ombre... Et le soir égoïste  
Qui tombe... Et dans cette heure vide,  
Le vol muet d'un oiseau triste.

La douce erreur tremble et se lève...  
Au temps, nulle âme dérobée,  
Mais l'écho suranné du rêve.

Mais le parfum des badinages,  
Des désirs légers et folâtres ;  
Mais le souci des yeux moins sages.

Nul charme au présent qui le nie

S'il n'est d'humeur mélancolique,  
Plaisirs... plaisirs... Monotonie !

Quel oiseau muet vous effleure,  
Ame dupe et mystérieuse ?  
Une heure passe... Et puis une heure...

### **LA DANSE SUR TROIS NOTES**

Un clavecin frivole et discord  
Dans la quiète pénombre joue.

Vous fûtes parfois, vous, mon âme d'Alors,  
Celle qui se pavane, celle qui fait sa roue  
Avec un brin de fard à la joue.  
Avec des boucles nouées au ruban,  
Des plumes flexibles qui grelottent  
Sur la gorgerette retombant,  
Vous dansiez, mon âme guindée et falote,  
Au bout d'un fil, comme un jouet.  
Vous dansiez, choyant au pli de la bouche  
Très rouge, le grain velouté d'une mouche...  
Vous dansiez ; sur votre pied fluet  
Votre jupe évasait sa cloche rose.  
Un rire absurde, un rire ingénu  
Se mourait. Vous dansiez, petite chose  
Nostalgique, secrète et morose !  
Sur votre poignet si tendre, si nu,  
Glissait – caresse – une écharpe floue ;  
Une femme passait dont les doigts blancs secouent  
Des grelots d'or...  
Et la lune brouillée, au fond du décor  
Des branches, là-bas, changeait de moue.

Dans la quiète pénombre joue  
Un clavecin frivole et discord.

## PARCELLES

### PAROLES

Paroles, paroles que le soir atténue,  
Incertains échos des matins défunts,  
Parfums  
Qui s'entremêlent l'un avec l'un  
Pour s'imprégner au creux de mes mains nues...  
Douceur !  
Caresses de fleurs, caresses de sœur,  
Des pays du songe revenues !  
Coups magiques frappés sur l'eau d'un cristal,  
Baiser mental,  
Musique imprécise, langueur continue...

### SOIR

D'entre les plus beaux soirs du monde,  
Ce soir-là, tel une onde profonde,  
A nos pieds s'en venant mourir, tel une vague ;  
Ce soir-là plein de frissons vagues,  
Plein de lueurs laiteuses, plein de mystère.  
Et notre inquiétude légère,  
Et notre bonheur se mêlaient à l'espace,  
Aux branches balancées, aux fontaines...  
Mais... ah ! d'entre les choses vaines  
Vouloir retenir un peu le temps fugace,  
Comme on retient une seconde son haleine !...

### CREPUSCULE

Viendra-t-elle ? – On dirait qu'elle hésite et n'ose,  
Dans la poudreuse clarté  
Du jour qui s'alanguit aux langueurs de l'été.  
Le jour suprême fait de reflets mauves  
Se prolonge, s'étire sur la terrasse chaude...  
Il glisse, le long jour divers et rampant  
Comme un serpent ;  
Il pâlit à mesure, et fléchit, et recule  
Sous les bosquets du crépuscule...  
Mais elle, viendra-t-elle sous ses voiles flottants,

A pas légers, feutrés, hésitants,  
La nuit que j'attends  
Pour vous livrer mes doigts à travers les balustres ?

### **LES RAMES**

Moi, indifférent, monotone,  
Le geste des mains calleuses qui leur donne  
Ce rythme ailé.  
Sur l'eau captive qu'elles déchirent,  
Les reflets sont mêlés  
Du soleil pâle, des blancs nuages en fuite.  
Et voici qu'elles plongent... Et les voici  
Rasant l'uni visage transi,  
Toutes lentes et ruisselantes ;  
Et nous glissons, nous glissons en silence...  
Et l'âme des mourants étés,  
L'âme des voluptés  
Nous émeut... nous enchante... nous balance...

### **DEMI-SOMMEIL**

Moi, sur les herbes bleues étendue,  
Et ma nuque tel un fruit pesant,  
Reposant  
Dans mes deux mains molles et nues ;  
Sur ma paresse un peu malade,  
Des feuilles de jade  
Se balançant ;  
Et des formes blanches,  
Epaules, gorges, mouvantes hanches,  
Du ciel vague émergeant...  
Ai-je fait un voyage parmi les nuages,  
Un long voyage  
Dans cet infini de nacre et d'argent ?

### **JET D'EAU**

Je l'aperçois à travers les branches,  
Etincelant !  
Il fuse et retombe ; ses élans  
En gerbes de fraîcheur s'épanchent ;  
Sa longue et souple chevelure blanche

Ondule, docile aux haleines du vent ;  
Minutieux et diligent,  
Il éparpille des perles d'argent.  
Mais sachons nous taire  
Pour l'écouter, le frêle jaseur solitaire,  
Qui se raconte mélancoliquement  
Dans l'heure belle,  
Une histoire... une histoire sempiternelle...

### **ETE**

Laissez-moi porter seule ce don matinal,  
Ce joug impérieux des chaudes opulences ;  
Laissez-moi seule goûter à ce silence,  
Et puis à ce bruissement égal  
Des pelouses qu'un souffle embrase ;  
Laissez, laissez-moi clore comme un vase  
Où l'heure trop chaude s'insinue,  
La chambre blanche de mon loisir,  
Et ne troublez par nul déplaisir  
Cette quiète plénitude !  
Je veux me perdre, je veux rouler  
Dans tout cela qui m'opresse et me pèse...  
O les vagues ardentes de ma paresse !

### **APAISEMENT**

Rentrons la bêche et l'arrosoir.  
Le vent du soir  
S'enroue  
Aux molles branches qu'il secoue,  
Et je le sens, frais, sur ma joue.  
Déjà, vers l'aigu profil noir  
De la colline,  
La lune des Juillets incline  
Sa majesté  
D'orange obèse.  
Dans les replis d'un soir d'été,  
Il n'est de cœur violenté  
Qui ne s'apaise.

### **L'OMBRE DU ROSIER**

La pelouse ondule où l'ombre du rosier  
Comme un fantôme bouge.

Oserez-vous ? Si vous l'osiez,  
Au fond de ma corbeille d'osier  
Vous viendriez coucher sa rose la plus rouge.  
Tendre messenger d'un bien tendre parfum,  
C'est à l'ombre du jour défunt  
Qu'il vous faudrait fleurir mon royaume.  
Rouge est la rose et lourde de baumes !  
Oserez-vous ? Comme un fantôme,  
Sur la pelouse, pour que vous l'osiez  
A bougé l'ombre du rosier.

### **AU PIANO**

Je suivais naguère un air doux et fol  
-est-ce en clé de sol ?-  
Comme au fil d'or des colliers magiques ;  
Les dièses mouraient et les bémols  
D'êtres nostalgiques.  
Du jardin montait, bourdonnant, le vol  
-est-ce en clé de sol ? –  
Des moucherons bleus et des mouches ;  
Grain par grain fuyait le collier charmant...  
Le Soir, tendre amant,  
Le Soir ému s'inclinait sur les touches.

### **LE BONHEUR DIFFICILE**

Votre visage s'altère ou s'annule  
Lorsque s'écarte votre voile un peu.  
Vous êtes le papillon de feu  
Qui luit et se perd au fond du grand soir bleu ;  
Vous êtes l'eau magicienne qui module  
Un chant, et qui fuit entre nos doigts ;  
Vous êtes le souffle, vous êtes la voix  
Qu'on entend aux heures solitaires.  
Peut-être ai-je passé sans vous reconnaître,  
Avec les aveugles et les fous ?...  
Je ne vous posséderai peut-être  
Qu'au-delà du désir trouble que j'ai de vous !

### **LE JEU CRUEL**

Mon âme n'est qu'une eau très lisse, une eau  
sommolente, une eau de mystère  
où baignent des reflets et des gemmes ;  
et vous, parce que l'eau se blesse d'un caillou,

vous avez fait tomber sur elle,  
de votre main dure, des pierres cruelles,  
une à une. Pourtant vous n'avez entendu  
que l'écho sourd au fond des pénombres perdu ;  
vous n'avez vu  
que de belles rides fluides et qui s'effacent,  
sur l'immobilité de cette surface.  
Et vous ne saurez rien, rien de plus  
Que cela seul – une éphémère trace.

### **JALOUSIE**

Penchée est la tête.  
Les yeux guettent  
Sous l'éventail mi-clos des longs cils ;  
Le profil,  
Sur le mur vide  
A détaché sa ligne liquide,  
Et la beauté sombre  
Des cheveux,  
Serpents enroulés de soie et d'ombre.  
... Et moi je veux  
Que ton regard à toi se détourne, infidèle  
Au charme étrange qui nous vient d'elle.

### **FRIVOLITE**

Vous qui jouez avec toute parole,  
Avec des dieux, avec des idoles,  
Avec hier, avec autrefois,  
Avec demain – vous, le frivole,  
Qui jouez toujours et du bout des doigts  
Avec la vie,  
J'ignore si je vous envie.  
Vous êtes loin, si loin de moi  
Que nous nous perdrons au fil de la route...  
Je ne saurais jouer comme vous  
D'un cœur léger, frivole, fou !  
Mon cœur, à moi, mon cœur pèse et doute.

### **ECHO**

Je te chercherai, voix de l'écho,  
Au bord de l'eau  
Qui dort sous des nymphéas roses ;  
Je te chercherai dans la forêt close,

Dans l'heure aux changeants reflets,  
Dans l'ombre  
Des grandes cités et des palais.  
De l'aube glauque à la nuit sombre,  
Autour, oui, tout autour du monde,  
Comme un plus beau péché,  
Je te chercherai, voix vagabonde !  
Et peut-être, à force de te chercher  
T'attirerai-je dans mon ombre.

### **IMAGES**

Dans la nuit secrète de mes rêves,  
Beaux jours d'hier et de naguère,  
Reflets changeants, images brèves,  
Rides sur l'eau – nombreuses rides !  
L'oiseau s'envole, et sa coquille  
N'est plus que parcelles vides...  
Sur les lèvres même le baiser s'oublie  
Des lèvres chaudes qu'on maquille ;  
Et tout se dépouille, et tout s'efface  
Dans la nuit secrète  
Où des images passent, passent...

### **LE BEAU DESIR**

Soyez, mon désir,  
Plus pur que les choses humaines,  
Meilleur que moi.  
Soyez le mystérieux roi  
Des cimes de neige ;  
Que les nuages se désagrègent  
Autour de vos épaules belles ;  
Que de blanches ailes  
Frissonnent sur votre front d'argent.  
Soyez la voix qui dédaigne de feindre,  
Et qui chante son chant !  
Je veux monter pour vous atteindre.

### **LA VOIX DOUCE**

A côté de moi, Mort, je vous ai vue,  
Avec vos mains légères et nues  
Sur mes cheveux nocturnes étendues.  
Vous n'étiez pas la dure figure

Qu'on s'imagine,  
Mais insidieuse et si facile !  
Je vous voyais à travers une brume,  
J'entendais bien votre voix pure,  
Profonde et douce...  
Et puis, Mort, vous êtes partie  
Sans bruit, comme on va sur la mousse.  
Et de votre voix, de votre voix douce,  
J'ai conservé la nostalgie !

### **LE VOYAGE**

Il pleut. Regarde...  
La ville est grise, triste et malade  
Autant que moi.  
Il pleut, il pleut... Alors, je m'évade  
Très loin, là-bas,  
Sous un ciel d'or pâle et de turquoise.  
Des cygnes glissent sur des bassins dormants ;  
Des oiseaux jasant  
Sur des fleurs larges comme des tasses ;  
Des éléphants blancs,  
Chargés d'amulettes et de colliers d'ambre,  
Dansent au seuil du palais des radjas...  
Il pleut. La nuit a noyé ma chambre.

### **CONVALESCENCE**

Promenade à l'ombre mouvante des branches,  
Tiède, douillette promenade  
Faites à petits pas, à pas de malade,  
Le long des allées sinueuses et blanches.  
L'éventail des brises sur mon front pâle,  
Ma main fiévreuse encore dans vos mains fraîches,  
Et les taches mouvantes du soleil sur le sable ;  
Et l'étrange douceur, la douceur ineffable  
De retrouver les choses, de les reconnaître  
Par degrés, et de les rapprendre  
Avec des yeux plus graves, plus émus ou plus tendres.

### **HESITATION**

Je vous vois, mon amour, assis près de ma porte.  
Avec le vent et les feuilles mortes,  
Comme un fantôme, un soir d'automne, vous êtes venu.

Je contemplais votre front pur et nu  
Sans bien encore le reconnaître...  
Mais ce soir, mon amour, je vous ai reconnu.  
Une dernière lueur pénètre  
Au travers des rideaux clos à demi ;  
Vos douceurs en sont plus vagues et pâlies,  
Et j'hésite à vous accueillir parmi  
Tant – oui, tant d'images abolies,  
Amour qui ressemblez à mes mélancolies !

### **INDECISION**

Irons-nous jusqu'aux vignes en fleurs ? Irons-nous  
Près du ruisseau qui coule sous les saules,  
Et qui murmure un air vague et drôle ?  
Dites, irons-nous  
Sur l'étang précieux et doux  
Dans la barque heureuse de nos songes ?  
Le temps emporte sages et fous...  
Laisserons-nous l'heure qui se prolonge  
Au jardin silencieux,  
Et qui s'en vient mourir dans l'ombre de mes yeux,  
Passer avec nous dans cette ombre ?...

### **IMPRECISION**

Mieux vaut, mieux vaut cela,  
Cela qui ne porte aucun âge  
Et qui n'a pris ni masque ni visage ;  
Cela qui fut, peut-être, mais qui nous sembla  
le mirage incertain d'un mirage...  
cela qui nous laisse incrédules encor.  
Mieux vaut, mieux vaut cela qui dort  
Dans les limbes des désirs pâles, des lueurs d'aube ;  
Qui, ne s'étant noué par des paroles,  
Nous émeut, mais d'un fluide accord ;  
Mieux vaut, mieux vaut l'étrange, l'imprécise harmonie  
D'âme, non de corps,  
Qui fait en nous vibrer une note infinie !

### **MIROIRS**

Le temps a visité l'eau pâle des miroirs,  
L'eau belle, l'eau morose  
Où se reflètent les mirages et les choses,  
Les heures une à une dans leurs douze robes,

Et les lueurs des aubes,  
Et les longs reflets assourdis des longs soirs.  
Mais, sur ce pâle nonchaloir,  
Ce trouble !... Voyage d'un nuage noir,  
Souffle d'air ou bien frisson d'aile ?...  
Sur l'eau morose, sur l'eau belle  
Gît le visage du Passé vague et fidèle.

## AMES DES JARDINS

### NOCTURNE

Magique réveil  
En l'univers clos des bosquets et des marbres !  
Un frisson parcourt les grands arbres  
Que hantent leurs dieux morts à demi ;  
Claires ou brunes,  
Déchirant la nuit des écorces rudes  
Avec des gestes endormis,  
Les Dryades languides se dégagent ;  
Au seuil des bassins glauques et froids  
Où mille poissons d'or et d'argent nagent,  
Des Nymphes baignent leurs pieds étroits...  
Vie adorable ! prudente vie !  
L'ombre, aux charmilles creuses, convie  
La danse ; un air de flûte sort, léger,  
Des lèvres camuses du Pan qui s'embusque  
Derrière la fontaine ; la blancheur vient neiger  
De la lune sur les cheveux des Muses ;  
Les souffles nocturnes ont arraché  
Mille parfums à Flore passagère...  
Et déjà, de volupté belle, Psyché  
Vers l'Amant secret d'une heure, a penché  
Tout l'infini qu'elle suggère !

### POMONE

Négligentes des fards et des attributs mièvres,  
Oublieuses du Temps qui s'éloigne et s'effeuille,  
Belles, ne rêvez-vous qu'un jardin vous accueille  
Où des fruits inconnus savent tenter vos lèvres ?

Inexploré jardin où les cœurs se prélassent,  
Où l'ombre du souci ne pèse à nulle épaule,  
Où toute volupté passagère vous frôle :  
Fruits auxquels vous mordez avec de nobles grâces !

Mais que l'inanité du rêve se suffise  
Et que s'évanouisse une vaine étincelle,  
Belles ! car dans vos mains l'or des saisons ruisselle,  
Dans vos mains longuement ouvertes à la brise ;

Que bruisse là-bas, sur les terrasses blanches,  
Ces jupes de satin molles à vos chevilles !

Septembre, pour vous mieux séduire, se maquille,  
Et des parfums sucrés naissent le long des branches ;

Et voici, chaude encore des vergers et des treilles,  
Seins nus pareils aux fruits des récoltes fécondes,  
Femme déjà, non plus vierge, hâlée et blonde,  
Pomone qui pour vous incline ses corbeilles !

### **FAUNESSES**

Je les ai vues  
Qui sortaient du bain, ruisselantes encore,  
Et nues.  
Elles riaient, sonores,  
Et s'ébattaient dans le matin cru ;  
D'entre les cheveux drus  
Pointaient, méchantes, leurs oreilles ;  
Leurs yeux bridés, leurs yeux moqueurs  
M'ont fait peur !  
Et puis soudain, comme un essaim d'abeilles,  
Je les ai vues courant aux treilles.  
Les raisins pendaient, les raisins bleus ;  
De leurs doigts laineux,  
Ces doigts agiles, ces doigts qui happent,  
Elles ont une à une dépouillé les grappes,  
Et j'entendais craquer les grains sous leurs dents !  
Je les ai vues...  
Le brusque soleil du printemps  
Aiguillonnait leurs cuisses velues.  
Elles ont dansé, dansé  
Sur un rythme bien cadencé,  
Légères, folles et cocasses !  
Elles auraient dansé jusqu'à la nuit,  
Mais le vent à travers les pins glisse et bruit...  
Elles ont fui.  
Tiens, regarde : voici la trace  
Des sabots aigus marqués de place en place.

### **LA STATUE DE L'AMOUR**

Telle, d'avoir vécu son heure tendre et brève,  
Fit naguère ériger en ce bosquet ancien  
Votre image dansante, Amour, comprenant bien  
De quel prix est l'offrande au Passé dont on rêve.

Désormais, à vos pieds, s'allonge[nt] les miroirs

Sur lesquels vous penchez vos grâces surannées ;  
Des roses, çà et là mêlent, désordonnées,  
Leurs neiges et leur pourpre à l'infini des soirs ;

Le silence est plus frais qu'au fil des avenues,  
Sous les rameaux tressés qui vous gardent du jour ;  
C'est pourquoi les amants viennent encore, Amour,  
S'instruire en ce bosquet de vos libertés nues.

L'écho chante... A demi surprise et s'esquivant,  
Meurt au fond bleu du parc mainte jupe de soie...  
Des soupirs étouffés rôdent... Un peu de joie  
Bourdonne avec des mots embrouillés par le vent.

Et jusqu'à vous, Amour, montent, folles bouffées,  
Un nuage de poudre... un rire inusité...  
C'est qu'alors d'un baiser plus vif et mieux goûté  
L'amante est par l'amant doucement décoiffée !

### **DAPHNE**

Sans doute passiez-vous, Daphné, comme ces chèvres,  
Sur la rude bruyère ou le long des ceps noirs.  
Les jours voluptueux s'étiraient vers les soirs,  
Et des vents chauds soufflaient qui desséchaient vos lèvres ;

L'horizon s'embrumait, la syrinx d'un crapaud  
Dédiait à l'été sa mélodie unique ;  
Vos seins transparaisaient un peu sous la tunique  
Dont la laine collait aux fleurs de votre peau ;

Vous marchiez dans un rythme allègre, souple et juste,  
Vos yeux d'enfant luisaient tels des astres sereins,  
Vos cheveux, large ondée éparsée sur vos reins,  
Vos cheveux habillaient votre grâce robuste...

O Daphné, c'est un dieu qui vous devait choisir !  
Un dieu vous convoitait, ô vierge, ô douce proie !  
Déjà vous pressentiez sa victoire et sa joie,  
Et vos chairs frissonnaient de craindre son désir.

... Mais, aux jardins français que les hivers dévastent,  
Le dieu, l'amant déçu, par vous est couronné...  
Quelle syrinx diraient vos louanges, Daphné,  
Vierge très glorieuse et chaste entre les chastes ?

### **EOLE**

Le jour de Juin décline à mesure  
Sur la vigne et sur le verger.  
Vois les ombres éparses s'allonger ;  
Entends la flûte du berger  
Qui s'éloigne et meurt dans un murmure.  
L'eau pauvre du puits a comblé la cruche  
Que la servante y vient plonger ;  
Les abeilles rentrent à la ruche ;  
Aux figuiers, déjà, les figues sèchent,  
Les grappes, déjà pèsent aux ceps noirs ;  
Une buée, avec le soir,  
Monte de la terre ocreuse et rèche  
-et nous aimons cette heure lasse,  
Le mystère de ces brouillards blonds.  
Mais voici qu'Eole soudain passe !  
Il passe... Il apporte d'outre-monts  
Des souffles et des senteurs nouvelles.  
Au toucher furtif de ses ailes  
La Nature se crispe... Ah ! volupté !  
Pythis, qu'émeut le brûlant été,  
Subit ses haleines caressantes  
Avec grâce et passivité...  
Et le bois tout entier frissonne et chante !

### **LE PAON**

Les échos sont mineurs que dispersent l'Automne  
Au sensible jardin plein d'haleines transies,  
Et la nuit, en silence, a clos ses jalousies  
Sur cela qui fléchit, défaille ou s'abandonne.

Vain, ce souffle ; furtif, ce rire des ramures ;  
Morose, le bruit mat de ces feuilles qui choient.  
Les fantômes d'Alors, sous leurs capes de soie,  
Parmi les ifs rangés s'assemblent et murmurent.

La lune, contre un ciel pâli monte, souligne  
Les blancs degrés disjoints qui mènent... vers quel songe ?  
L'enchantement des eaux captives se prolonge  
Par d'émouvants reflets, par l'image du cygne...

Mais au bord des sentiers où l'herbe étreint le sable,  
Quel passant cherche encore une heure de délices  
Dont l'éventail fermé bruit, s'attarde et glisse ?  
Quelle ombre s'insinue en l'âme inguérissable ?

Aigrette au vent, quel paon solitaire promène,

Dieu bleu de nos dédains, sa robe nuancée  
Dans la nuit doucement frôlée et caressée ?...  
Complices, vos langueurs, miraculeuse traîne !

### **LES DAUPHINS**

Prolongez, beaux amants, la molle causerie  
Qui vous ramène aux lieux émouvants du passé,  
Alors qu'en la blancheur d'un sable ratissé,  
L'empreinte de vos pas alanguis se marie.

Tous les souffles du jour embrouillent vos cheveux,  
Mêlant à leurs parfums ceux de la saison blonde ;  
Tout le long du chemin vos ombres se confondent,  
Et les mourants échos se succèdent aux aveux.

Qu'il vous souvienne donc, et d'autres paysages,  
Et d'un bonheur plus vif déjà sur le retour !  
... Jeux... Plaisirs partagés... Le miracle en fut court,  
Beaux amants, car vos mains jointes sont des mains sages

Mais voyez : comme vous ce couple de dauphins  
Dénombre des reflets sur les ondes sereines.  
Eux aussi voyageaient naguère... Des sirènes,  
Avec des peignes d'or nouaient des cheveux fins...

Et pourtant aujourd'hui, fatigués d'aventures,  
Au centre d'un bassin plein de charmes dormants  
Ces dauphins ont fixé leur songe ! – Beaux amants,  
Les voyages heureux se survivent et durent !

### **LE CYGNE**

Conque entr'ouverte et neigeuse, il glisse  
Sur le miroir ovale des eaux,  
Et mille bijoux s'évanouissent  
A son passage, et de mille réseaux  
Il brouille ou rompt le mouvant mirage.  
Il glisse... Des nuages  
Se meurent aux confins du clair-obscur,  
Et des îles d'or, de jade et d'azur,  
Et des lunes d'argent, et des paysages.  
Il s'éloigne... Il nage  
Sus des charmilles à l'envers,  
Vers

Des reflets nouveaux et de vagues plages ;  
Noble, paradoxal et pur,  
Il est le seigneur qui règne et qui daigne,  
Et qui s'évade jusqu'au Futur !  
Mais, cygne, il fait halte devant le Cygne  
Dont fléchit un suprême essor,  
Et qu'Elle, indécise, troublée encor  
Mais voluptueuse, vers Elle attire...  
Il contemple... Il s'éloigne comme un navire  
De songe, et qu'un songe appelle au loin...  
Il glisse... Il joint  
Des clartés jalouses de ses plumes...  
Or voici qu'il s'annule dans la brume.

### **LE DIEU DE LA FONTAINE**

Il est, dit-on,  
Vieux autant que les sources du monde ;  
Il a des poils rudes au menton,  
Des cornes de faune,  
Et des cheveux crépus, et la peau toute jaune.  
Il est furtif comme un oiseau ;  
Il va danser au clair de lune  
Avec les ombres hautes des roseaux,  
Et les reflets, et les échos nocturnes.  
Il gambade sur l'herbe rase...  
Ceux qui racontent l'avoir vu de près  
Parlent de ses yeux verts. Il jase  
De l'aube au soir, du soir à l'aube, sans arrêt ;  
Sa voix est grêle, douce, enrouée,  
Et de la fontaine monte une buée ;  
Il chante son bonheur, il chante son émoi  
Mieux qu'avec une flûte, mieux qu'avec une lyre !  
Il écrivit son nom, quelquefois,  
Sur l'eau transparente en la griffant du doigt...  
Nul encore n'a su le lire.

### **ADONIS**

Là-bas où par degrés les images s'affinent  
Du mystère qui rôde au vieux parc enchanté  
Vous, Amantes du soir, vous, Dames de beauté,  
Cydalises, Manons, Clorindes et Delphines ;

Près des miroirs où rêve un dernier flot de sang,  
Des noirs cyprès coiffés d'un halo de ténèbres,

Dames, préparez-vous à des rites funèbres,  
Pleurez Adonis mort et le jour finissant !

Pleurez comme ne Byblos, comme en ces villes grecques  
Où les femmes, devant des tombeaux érigés,  
S'en venaient à pas lents, voiles clos, bras chargés  
D'anémones, de nard, d'épices, de pastèques...

Pleurez, pleurez l'instant suprême où l'été meurt  
Dans la magnificence et dans la nostalgie,  
Dames ! L'heure bleuit ; la divine effigie  
Repose ; le silence attend une rumeur.

Passez à vos poignets, que l'heure idéalise,  
Des corbeilles de fruits, de fleurs et de parfums ;  
Attachez vos soupirs aux tendres pieds défunts,  
Et qu'en tristes baisers vos lèvres rivalisent...

Clorindes et Manons... Delphines... Cydalises !...

#### **DRYADE**

A l'ombre du cyprès sombre j'ai dormi.  
Midi torpide, sur les vignes fleuries  
Pesait. Nulle ride  
Sur l'eau que voilaient des brumes lasses ;  
Sur la terrasse,  
Le long des balustres, se chauffaient des lézards,  
Et dans l'herbe crissaient des cigales.  
O volupté, lourde volupté  
De cette heure enchantée, de cette heure malade !  
Mes yeux ont suivi longtemps, longtemps  
Un double vol blanc  
De papillons souples en couples ;  
Et puis j'ai dormi sous le saule dolent.  
Or dans l'heure chaude  
Elle, sortant des écorces moroses,  
A remué,  
Longuement les frais rameaux exténués,  
Longuement sur ma tête ;  
Je voyais son visage apparaître à demi,  
Son faible sourire,  
Ses cheveux odorants de sève et de résine...  
Ainsi j'ai dormi jusqu'au soir, j'ai dormi  
Sous l'éventail magique de la Divine !

### **NARCISSE**

Dans les jardins qu'Automne inquiète ou dépouille,  
Marbre au seuil du bassin, Narcisse est incliné ;  
Et des feuillages secs posent l'ultime rouille  
Sur son rêve qui vit d'un reflet obstiné.

Une flèche de feu blondit ce marbre pâle...  
Ranime peu à peu ce reflet... Peu à peu  
Retrouvant à ses pieds la chimère rivale,  
Narcisse énamouré sourit au bassin bleu.

Indifférents, les jeux des heures successives,  
Les souffles évasifs des brises, les baisers  
Du jet d'eau, les appels des déesses lascives  
Qui tordent en riant leurs cheveux divisés ;

Inutiles, ces bois ardents, ces lointains roses !  
Narcisse ne sourit qu'au visage pareil  
Dont l'invincible attrait, dont les charmes moroses  
S'éveillent pour lui seul au lever du soleil !

... Il vous ignorera, Passante ! – Quel caprice  
Voudrait aux siens mêler d'ineffables ennuis ?  
Une vasque suffit au rêve de Narcisse...  
Il rêve ... Des frissons courent le long des buis...

Et des cygnes muets sur les eaux mortes glissent.

### **L'AMOUREUSE PAVANE**

Au rythme des hautbois et des minces violes,  
Près des marbres ornés par de tendres folies,  
Les couples vont dansant, avec des langueurs molles,  
Et des frivolités, et des mélancolies.

Des froissements légers sous les jupes chuchotent,  
Des voiles sont posés sur les épaules nues ;  
Des serments, dans la nuit harmonieuse, flottent  
Que murmurent des voix faussement ingénues.

Or la brise déplace un peu sur une joue  
Les boucles savamment aux doigts blancs enroulées,  
Et la pavane enfin se noue et se dénoue,  
Et se perd, et se meurt au tournant des allées...

Crachez, tritons, crachez en de songeuses vasques !  
Mêlez, jets d'eau, mêlez vos notes ponctuées

Aux fantômes dansants dont les ébats fantasques  
Sont frères des reflets, des ombres, des nuées !

Un doux rire moqueur vaut peut-être une larme,  
Et ce pipeau gémit bien mieux qu'il ne badine...  
O pavane si mièvre et si morose ! O charme  
Des bémols de jadis retrouvés en sourdine !

## L'ENCLOS DES BELLES DEFUNTES

### CHANT DU PETIT JOUR

Ame sans fleur ; âme sans désir ; âme lasse,  
Désenchantée et dépouillée. Ame si fade  
D'avoir tôt épuisé les coupes d'or... pauvre âme !

Brisé, le charme, vain, l'amour ; évanouies  
Désormais, les douceurs étranges des surprises.  
Or les nuits ont des mains d'ombre, vagues et vides.

Mais dans l'obscur silence une ombre flotte, joue,  
Disparaît. Souvenir d'Ailleurs ?... Aube jalouse ?  
Un dieu s'est réveillé, peut-être, - un dieu qui doute !

Il doute, prisonnier de la chair. Et l'attente  
Est longue, et sur les murs dénués de ma chambre  
Le petit-jour glacé comme un lent serpent rampe...

Se pourrait-il, Enclos défeuillé, que mon rêve  
Avec le petit-jour frissonnant vous pénètre,  
Et chante, chante en vous une angoisse nouvelle ?

### LE CHEMIN D'EAU

Belles Eaux, longs miroirs errants, fluide masse  
Dont ma barque a surpris et rompu l'unité,  
Ah ! souffrez, Belles Eaux, en ce matin d'été,  
Le trait vain qu'à jamais l'onde après l'onde efface  
-le trait insidieux qui ride votre face.

Disparu par degrés dans vos remous, ce trait,  
Il révèle un instant ma route aventureuse ;  
Ephémère sillage et bruissant, il creuse  
-tel aux paumes de chair s'inscrit l'humain secret-  
Un récit enchanté qui s'annule à regret.

L'envers des ciels changeants, Belles Eaux, vous ramage  
De plumes, de flocons, de flammes et d'azur...  
Vous les fendez, ma proue ! Et je navigue sur  
Les méandres mêlés d'une idéale page,  
Et l'image succède, innombrable, à l'image !

Ainsi le froid chemin, qu'ombragent des roseaux,  
Lentement, longuement s'étire et continue ;  
Là-bas un nymphéa tend sa coupe charnue  
Aux brumeuses clartés qui flottent sur les eaux,  
Tissus évanescents chus de vagues fuseaux ;

L'écume, vers mes mains qui pendent, nonchalantes,  
Disperse des colliers sitôt évanouis ;  
Je travers un jardin de palmes et de fruits,  
Et des golfes de lune – et sur mes rames lentes  
Coulent en larmes d'or des étoiles filantes ;

Séduite, je m'égare au fil des trahisons :  
Et voici qu'à leur trame ardente ou nuancée  
J'harmonise un instant ma fuyante pensée,  
Et que mes yeux mi-clos dénombrent les toisons  
Des mols troupeaux neigeux sur les longs horizons.

Et je songe. Et la feinte accouplée à la feinte  
Se déplie, ou se perd, ou se replie en soi.  
... Par tant d'inanité m'attire, me déçoit  
Tour à tour, aux confins d'une magique enceinte,  
Le reflet miroitant né de l'image peinte...

Me faut-il dénombrier ces chimères ? Faut-il  
Me plaire à susciter des figures captives,  
Descendre le courant facile entre deux rives,  
Jouer parmi les feux d'un joyau puéril,  
Et choisir, Belles Eaux, choisir votre péril ?

En ce matin parfait, alors que ces eaux glissent  
Sous le ramas charmant dont s'éprend mon ennui,  
Je voudrais enlacer une ombre qui me fuit...  
Satisfaite, pourtant, si des ombres complices  
Ont déjà corrompu mes naïves délices !

### **L'ARBRE**

Vous renier ? Vous conjurer ? Dans quelles ondes  
Lustrales, dans quel pur et suprême Léthé ?  
Car c'est de vous, de nos communions profondes,  
De cela dont l'esprit ou la chair me possèdent,  
Que mon être nouveau demeure inquiété,  
Tentations – vous faciles, à qui je cède !  
... Faciles ? Mais de nul savoir, mais de nul rêve  
Absentes ! Nul émoi tendre sans vous souffert,  
Depuis l'antique Eden où vous penchiez sur Eve  
Un fruit empoisonné dont meurt un univers !...

Et l'arbre, mollement et de toutes ses branches,  
Sur moi, tentations périlleuses, vous penche.

### **LA LECON D'AMOUR**

Quand l'Amour, le mirage Amour qui rôde et rampe,  
Soudain, comme un voleur te viendra visiter,  
Sache pourquoi dans l'ombre il demeure abrité ;  
Garde-toi d'allumer une indiscrete lampe ;  
Connais l'ardeur passive et l'ingénuité.  
Ne trouble pas le masque uni, la pure nappe  
De ton âme secrète aux bas-fonds orageux,  
Mais que tes doigts d'enfant, inconstants en leurs jeux,  
Harmonisent la gerbe et dépouillent la grappe.  
Tends le miel de ta lèvre aux ailes du baiser ;  
Grise, n'aie en souci que de te mieux griser...  
L'heure est exquise autant que l'heure nous échappe !  
Et donc, subis le joug. Laisse les temps défunts  
Sombrier aux puits d'oubli. – Nouvelle, et qui s'impose,  
Une ardente langueur, sur toute toi déclore,  
A ta chair mêlera son trouble et ses parfums.  
– Vois les souffles du soir effeuiller un à un  
Les lis de ton jardin... une à une les roses...  
Aime ! Ne cherche pas de raisons ni de causes.

### **LA LECON DE PUDEUR**

Sur ton âme, miroir des vivants et des morts,  
Des matins et des soirs épris de nostalgie,  
Veille ! Sois désormais la gardienne assagie  
D'un abîme incertain où gisent des trésors,  
Et qu'en toi le Secret grave son effigie.  
Laisse à d'autres qu'à toi ce tort d'avoir voulu  
Par des mots exprimer la fugace pensée,  
Et d'accepter ainsi, lointaine ou dispersée,  
L'image qui déjà ne leur ressemble plus.  
Veille ! Ne parle pas alors qu'un dieu te hante...  
Apprends, apprends à fuir cette ombre décevante,  
Ce reflet qu'après toi laissent traîner tes jours ;  
Sache que l'écho même a peu d'exactitude,  
Qu'en nos yeux inconstants ou clos de lassitude,  
Tu ne verras glisser que de pâles amours,  
Et qu'aux bosquets derniers rêve la Solitude.  
Laisse à d'autres l'amer, le sensible tourment  
D'avoir en vain tracé les mots de leur poème...  
Qui de nous, ici-bas, se mêle à ce qu'il aime ?

Pure vestale au seuil d'un abîme dormant,  
Garde, toi, la pudeur jalouse de toi-même !

### **LA LECON DE SAGESSE**

Tu viens, dis-tu, des pays de rêve et de brume  
Dont les contours n'ont rien des pays d'ici-bas,  
Et ton vague regard qui ne regarde pas,  
Ton regard détourné, d'une lueur s'allume.  
Le désir des désirs sait alarmer ton cœur,  
Il sait creuser en lui mille replis étranges ;  
Voilà pourquoi, toujours, à ta voix se mélangent  
Une note déçue et des accents mineurs.  
Un souvenir de cendre, aux fruits d'or que tu manges  
S'attache... L'air est lourd qui coule entre tes doigts,  
Et les fleurs, effeuillant leurs mols pétales froids,  
Ne vont plus embaumer ta gorge ou ton visage...  
Dans l'eau glauque des soirs enchantés, je te vois  
Poursuivre la chimère, éteindre le mirage !  
Et je dis : Sois prudente – ailleurs n'est point ailleurs.  
Crains de voir s'épuiser, loin des abris meilleurs,  
Le suc des fruits, l'arome affaibli des corolles,  
La douceur de l'attente, et l'amour, et l'émoi !  
Ces bords mystérieux qu'ignorent les paroles,  
Ces pays d'où tu crois venir, ils sont en toi !

### **PAYSAGE**

Argentée et molle ceinture  
Du paysage nébuleux,  
Ces oliviers qu'aux lointains bleus  
L'ombre des soirs naissants capture.

Sur la vaporeuse colline,  
La pourpre en fleur d'un trait dernier,  
Et ce trait pâle, prisonnier  
Du monde étrange qui s'incline...

Mais dans l'incertitude, qu'est-ce ?  
D'un toit, quel mince filet blanc  
Monte en spirales, l'indolent,  
Pour s'évanouir de faiblesse ?

Néant par lequel il s'achève,  
Néant lui-même, le blanc fil  
De fumée ! Et que nous veut-il,  
Sinon courber le fil du Rêve ?

### **LUNE**

Lune, vous entraînez dans l'éther sans nuages  
Vos robes de désir, vos écharpes de songe,  
Et les cyprès hautains s'érigent et s'allongent  
Pour atteindre ce pur, ce fragile mensonge,  
Pour toucher la langueur trouble de ce visage...  
Lune ! – Les bleus jardins jusqu'à la mer s'inclinent,  
Jusqu'à la molle mer étirée, épuisée...  
Le miracle dansant de vos chairs opalines  
Inquiète sa voix imprécise et brisée.  
Cortège inapaisé de tendresses enfuies,  
Les souvenirs flottants émeuvent ma pensée ;  
Sur la terrasse haute, ô Lune, je m'appuie,  
Et mon rêve tournoie, et mon rêve s'ennuie,  
Et mon rêve se perd en de mouvants méandres...  
N'êtes-vous point ici, Lune aux tièdes haleines,  
Celle-là dont les pieds, colombes ou phalènes,  
S'égarèrent aux bosquets tapissés d'iris tendres ?  
Je les vois, vos pieds nus... Ah ! je les vois descendre  
Des lents degrés, parmi les choses endormies...  
Lune, mystique ardeur – Lune, mortelle amie !

La Fiorentina, mars 1920.

### **ENCHANTEMENT**

L'aube incertaine monte, et la chaude magie  
Eparse, a dissipé l'âme des brouillards froids ;  
La terrasse bleuit, dont les degrés étroits  
Descendent aux bosquets d'ombre et de nostalgie.  
Pur espace hanté d'improbables souhaits,  
De songes malprécis et d'images dolentes !...  
Un vol mystérieux, un vol d'oiseaux muets  
Passe... Une haleine à peine a rasé des eaux lentes,  
Tissé dans les lointains des rumeurs de rouets.  
... Soudaine évasion ! Immobile voyage !  
Les sept lueurs du prisme en l'ouate d'un nuage,  
L'infini du désir et les traits de l'essor,  
Et l'or, et les rougeurs, et l'étrange décor  
Vaguement apparus du naissant paysage...  
Aube ! Sœur aube vers les abîmes du cœur  
Insinuant l'éveil de ses doigts de fileuse...  
Aube ! Frissons légers de l'attente frileuse,  
Secrète, délectable et mortelle douceur !  
Et j'entends, au retrait verdoyant des volutes,  
Une colombe heureuse et d'amoureuses flûtes !

### **PENOMBRE**

Dans la demeure, où l'ombre pénètre  
Comme une amie aux haleines tièdes,  
Qu'attendons-nous devant la fenêtre ?

Est-ce quelqu'un ? Est-ce quelque chose ?...  
L'heure se glisse, embuée et mauve,  
Et votre main sur ma main repose.

Il faut en paix, il faut en silence  
La recevoir, l'heure exquise et lente,  
Lorsqu'au dehors la mer se balance ;

Il faut qu'ici meurent une à une,  
Tandis qu'au loin les vagues s'annulent,  
Ces fleurs d'aurore et ces fleurs de lune ;

Il faut à peine un pas sur le sable,  
A peine un souffle au touffu dédale  
Du bois de pins que la brise accable ;

Il faut à peine, ici, qu'on se touche...  
Mais vous cherchez, sinieuse, douce  
Sur mon visage incliné, ma bouche !

### **CENDRES**

Votre amertume à peine encore est sur ma bouche,  
Vous qui fûtes, ô vous Taciturne, ô Farouche,  
pour mon âme d'hier un mal si rigoureux

---

douleur ! Il n'est plus là, votre visage creux  
lent fantôme penché vers le mien... Votre image,  
ombre d'une ombre, glisse à pas sourds ; vos mains sages  
caressent lentement tout mon être apaisé.  
Je ne sens plus, je ne sais plus votre baiser,  
Douleur féroce et redoutable ! Je suis libre,  
calme ; rien aujourd'hui ne m'est plus, rien ne vibre  
avec l'accent aigu que prenait votre voix ;  
dans l'obscur infini se perdent mes effrois,  
mes désespoirs, mes larmes chaudes ; l'agonie  
de mes chairs a cessé ; ma pensée est unie  
plus que l'indifférence étale des miroirs.  
Je vais, je vais sans trouble et sans rêve ; les soirs  
m'enveloppent de leur silence monotone.  
Errante sans désirs en des jardins d'automne,  
je vois à mes côtés s'inscrire mon Destin...  
Et mon cœur gît en moi comme un soleil éteint !

### **OUBLI**

Et le Passé recule... disparaît... Il sombre  
aux pâles confins des néants. – Nulle mémoire.  
Les mots inexprimés s'embrouillent en grimoire ;  
les images, comme à travers une eau profonde,  
ou cet écran noyé de brumes et de l'ombre,  
glissent... Les fils rompus des tendresses enfuies  
cherchent à se rejoindre... en vain. Le dessin blême  
des visages mouvants se voile ou se déguise,  
les parfums ont cessé des fleurs évanouies...  
Ne plus se reconnaître et se perdre en soi-même !

### **DESENCHANTEMENT**

D'avoir trop rêvé, sans doute il reste quelque chose  
dans l'eau de mes yeux. Laissez-moi sur la route longue,  
et vous, choisissez les chemins où rêve une rose.

Ne vous fiez pas à cela que l'écho suggère.  
Je sais trop, je sais combien toute amour passe ou change !  
Si ma voix caresse, elle est perfide et mensongère...

Regardez mes yeux – ne vous fiez qu'à mes yeux graves.  
Ce qui vous séduit a déjà cessé de leur plaire,  
O vous dont la chair se baigne aux seuls yeux des esclaves !

Un destin secret désigne mon front d'une empreinte  
d'ombre... Désormais, au fond de cette âme troublée,  
une Ombre sourit avec sa douceur vague et feinte.

Est-ce pourquoi, sous la lumière qui la blesse,  
s'est close mon âme avec des frissons et des craintes,  
et pourquoi ma joie a les yeux qu'aurait ma tristesse ?

### **INTIMITE**

Près de vous, près de vous, au bord d'un feu qui tombe  
sous la braise et sous la fumée ; au vol du songe,  
au seuil des gestes purs et des mots lents et doux  
qui sont les vôtres, et dans le silence où les choses  
retrouvent leur visage intime ; près de vous  
renaît divinement une âme qui fut mienne,  
et que je croyais morte enfin. Mon âme ancienne,  
comme un reflet, mon âme, au creux cher de vos paumes  
gît, ce soir ! Ecoutez... L'enfant n'a jamais dit

les secrets merveilleux de cette âme ingénue !  
Loin des vivants échos, jadis, l'âme s'est tue  
dont nul jamais ne se douta. Les beaux jardins,  
les vieux jardins fanés sous des soleils éteints,  
ce soir, passent en moi fleur à fleur, page à page,  
avec leurs blancs hivers et leurs tendres étés  
– mais tristes !... Quelle image encore a troublé l'onde,  
et joue, et me fait signe ? Ecoutez... Ecoutez  
cette âme réveillée entre deux golfes d'ombre !

### **SOUHAIT DE SILENCE**

Mélancolique, ce lunaire paysage.  
Vous m'entraînez dans l'aube vague... L'étendue  
est sans limites sous la neige éparse... Nues,  
mes mains pâles, mes mains froides ; nu, mon visage.  
J'ignore si j'aimerais fuir. Une influence  
nouvelle m'enveloppe et déjà me pénètre...  
Mon âme, sans doute, a désiré pour renaître  
un chemin mystique, un miraculeux silence,  
un soir de paix ! Vous m'entraînez, car je suis toute  
des fleurs translucides du givre environnée...  
Est-elle, mon âme, au divin silence née ?  
Ah ! demeurer ainsi dans l'inconnu dissoute !

### **L'AUTRE VOIX**

Si j'ai parlé ce fut en songe- ou comme en songe.  
Suspecte vérité du mirage... Mensonge,  
peut-être ?... Car la voix qui commande à ma voix  
s'exprime étrangement par mes lèvres passives.  
Elle vient de Naguère... Elle vient d'Autrefois...  
Elle a connu les mers, les fleuves et les rives  
d'un monde sublunaire... Elle disait, je crois,  
des choses tour à tour profondes et naïves.  
Elle disait aussi les pas hallucinés  
qui, sur l'écran des nuits, devant la lune dansent  
jusqu'au jour ! A-t-elle parlé de ces naissances  
d'astres ? N'a-t-elle point, par des mots alternés,  
chanté *Demain* ?

A travers elle, j'improvise  
une âme nostalgique, et de tendres retours,  
et des rythmes qui vont de la mort aux amours,  
et les pâles douleurs où je me sens noyée...  
Ai-je dit les attraites du rêve défendu ?  
Ai-je parlé, vraiment ?

Avez-vous entendu  
l'*Autre Voix* dans ma voix de dormeuse éveillée ?

## PSYCHE

### *PSYCHE*

Je regardais...

Je regardais, haussant la lampe  
qui tissait des lueurs sur la fleur de sa tempe,  
et dont mille rayons, dans ses cheveux perdus,  
couronnaient sa faiblesse. Alanguis, étendus,  
abandonnés au charme égal de son haleine,  
ses membres. Je voyais ses mains, ses doigts à peine  
ouverts, à peine sur un rêve et caressant  
ce rêve ; je voyais un nuage de sang  
monter jusqu'à sa joue ; une idéale rose  
et si pâle, et parmi ses chairs pâles déclose,  
effeuillait des senteurs et des pétales morts...  
Et j'apprenais enfin les lignes de son corps.  
Enfin nous n'étions plus l'ombre à l'ombre mêlées !  
O victoire de la connaissance ! O vallées  
bienheureuses qu'inonde un jour neuf ! Jeux très purs,  
jeux dansants de la flamme en des replis obscurs  
insinuants des jeux !

L'inconstante magie  
du rire, sur sa bouche à la mienne rougie  
en attardait les fards et la suavité ;  
son âme visitait ces royaumes d'été  
où de leurs pieds étroits, les illusions glissent...  
Il dormait. Le sommeil prolongeait ses délices  
des fantômes charmants qui furent volupté,  
alors qu'en mes yeux clairs il baignait son visage,  
tel, en de chastes eaux, baigne un clair paysage...  
Eros ! Forme parfaite !

\*\*

\*

Avant l'aube aux seins froids  
il s'est enfui.

Dès lors j'attends... Je veux... J'appelle...  
Nulle voix ne s'émeut des clameurs de ma voix ;  
nulle voix n'y répond... nulle voix sinon celle  
d'Echo doublant ma plainte au mirage des bois  
et défaillant en eux sans retour. La menace  
de l'ombre, chaque soir inquiète ma chair  
d'un infini désir, d'un regret plus amer,

d'un espoir incertain mais d'un espoir tenace.  
J'appelle ! Viendra-t-il ? – L'heure après l'heure passe,  
et le jour qui renaît des monstres de ma nuit  
me laisse moins sereine et moins proche de lui.  
Eros a disparu, come un grand cygne blanc  
recule... disparaît sur une mer de brume.  
Seule je me souviens, seule je me consume  
dans les stériles feux qu'Eros ne ressent pas.

Seule, quand vers mon seuil les approches d'un pas  
rythment la solitude épars ? O tendre doute !  
Perdant mon souffle même, et farouche, j'écoute...  
Mais les pas devinés s'éloignent ; mais le soir  
se referme plus froid, plus désert et plus noir.  
J'épouse et je maudis tour à tour ce que j'aime,  
et j'étreins mon délire et n'étreins que moi-même,  
et la muette horreur dure implacablement !  
... Seule ?... Par quel mensonge épuiser mon tourment ?  
Le murmure obstiné des paroles anciennes  
est un reproche encore ; et je dis : « Cher Amant,  
« cruel Amant ravi par des magiciennes,  
« visage détourné, cœur méchant qui me fuis,  
« rends-moi les ineffables nuits... les nuits, les nuits  
« où mes lèvres fondaient leurs prodiges aux tiennes !  
« Haïssables, ces yeux qui détournent le sort  
« et vers quoi tu bondis au galop des cavales,  
« mais que j'aveuglerais... ces yeux de mes rivales !  
« ... Eole s'est lassé ; tout s'apaise ; tout dort.  
« Rappelle-toi l'attente et les lampes éteintes,  
« le trouble impatient que m'infligeaient mes craintes,  
« le reptile captif qui pour toi se détord,  
« fléchit, s'épand, devient chevelure indocile...  
« Sous les voiles épais où ta clarté s'exile,  
« ne suis-je pas tombée et morte de ta mort ?  
« ... Divine mort laissant mes nudités confuses !  
« Souviens-toi !... Mes maigreurs sont chaudes de tes ruses,  
« chaudes de ces plaisirs, de ces jeux concertés,  
« du voyage aux confins des célestes dédales,  
« de l'ivresse perfide et des félicités  
« qu'apportait avec soi le vol de tes sandales !  
« ... Sur mes lèvres de nuit, d'amertume et de sel,  
« ravive, Amour, les pourpres belles ! Sur mes lèvres  
« vient étancher mes soifs, viens partager mes fièvres ! »  
Silence.

Le silence a répondu, mortel.

Et moi, femme, je vais par des bosquets funèbres,  
je vais, abandonnée aux secrètes ténèbres  
dont aucun philtre humain ne délivre. Je vais,  
devant un songe d'eau, pencher le front mauvais  
où d'étranges esprits ont creusé des ravages ;  
mes cris ont dispersé les abeilles sauvages  
et, parmi l'or touffu, la strophe des oiseaux...

Un long frisson glacé rôde et ride les eaux.  
Quelle sœur ? ... Quelle main fraternelle ?...  
Silence.

L'inflexible Destin, sourd à la violence,  
n'accorde point de trêve aux angoisses du cœur.  
Mal profond que jamais un moment de torpeur  
n'allège ! Mal impur des plaintes et des plaintes !  
Car le détour est vain, car vaines sont les feintes,  
et ce cœur doit souffrir, ce cœur prédestiné.  
Ni les faunes trapus, sur un mode alterné  
sifflant au clair de lune en des baguettes creuses,  
ni les enlacements des dryades frileuses,  
n'importent à ce cœur impuissant et fervent  
qui veut cesser, cesser de battre !

\*\*  
\*

Ame du vent,  
vous gonflez à demi les deux voilures sombres  
d'une barque... Et voici que j'aperçois des ombres  
sur les bords vaporeux du fleuve des oublis.  
Des mots inachevés m'arrivent, affaiblis...  
Une paix merveilleuse attend les passagères !  
Se peut-il, se peut-il qu'à leurs troupes légères  
mêlant et ma fumée et mes pas superflus,  
j'oublie un dieu cruel qui ne me connaît plus ?  
Dans le vague domaine où règnent les dieux sages,  
où les regards ne sont que des astres pâlis,  
où des soleils brouillés aux masques de nuages  
promènent le néant de leurs feux abolis,  
j'effacerais...

Chimère ! En nous rien ne s'efface !  
Eros, dont les bras blonds sont un cercle enchanté,  
ne me donnait-il pas avec sa volupté  
l'éternel Infini de mes songes ?

Vivace,  
et qui sauve des morts mon bonheur écourté,  
la radieuse Image habite ma mémoire.  
Toute chair peut vouloir sa vieillesse... La Moire  
peut des amours trancher le fil d'or et de sang...  
Sous ma lampe fragile un dieu reste présent,  
si moi-même, à jamais égarée et blessée,  
au fond de moi je porte un spectre de pensée !

\*\*  
\*

Un spectre, cette proie en de subtils réseaux

soumise à mon caprice, à mon gré retenue...  
[toujours], le long de moi s'étend l'Image nue !...  
La lune, célébrée à travers des roseaux,  
m'apporte les reflets d'une fête inconnue.  
Massifs et solennels bougent les cyprès longs,  
[le vent] brise du Sud agace mes talons,  
fait un rire écumeux des plis de ma tunique,  
et, dans ma lampe, tremble avec la flamme unique.  
De la vigne aux vergers s'exhalent des encens ;  
je suis blanche du souffle et des baumes puissants  
qui débordent ma couche ainsi qu'une marée.  
L'éphémère nocturne est apparu... Je sens  
les frissons fugitifs de son aile poudrée !  
Mes soupirs, de soupirs étouffés doucement,  
répondent à l'appel des colombes lointaines ;  
le murmure épanché par les dieux des fontaines  
n'est qu'un rythme plus tendre à ce consentement.  
Sur mon bras replié pose ma tête lourde ;  
l'Aile sur moi palpite, et dans la forêt sourde  
l'ombre des chèvre-pieds s'étire... Et sur mes seins  
l'Aile double a tracé d'invisibles dessins,  
qui s'attarde à baiser la double fleur pareille.  
... Douceur... douceur ! Il n'est de sommeil ni de veille  
en cette vision magique ! Il n'est de jour  
ou de nuit, mais il est une extase d'amour,  
des voiles déchirés, une ceinture ouverte !  
L'eau qui jaillit des rocs pour bondir à sa perte  
me ressemble : un abîme adorable et profond  
m'attire... Nul rival en moi !... Les roses font  
de leurs balancements un mol accord tacite.  
Liée à mes destins, l'Aile qui me visite  
du vertige nouveau m'accable, me contraint,  
me ravit ! Il n'est plus de retour ni de frein  
vers ce piège où mon cœur ne conçoit que l'absence !  
Je suis l'Offrande. Il faut à ma passive essence  
les méandres divers d'un rêve obéissant.  
Il faut l'angoisse, il faut le désir qui pressent  
en nous la joie... Il faut, à ma trouble harmonie,  
les parfums d'une rose et sa lente agonie !

**Avril-juin 1923.**